

Au fil de l'histoire

La sucrerie du Faubourg de Montdidier

(2^{ème} partie)

Au XIX^{ème} siècle, Noyon connaît une poussée industrielle sous l'impulsion d'agriculteurs entrepreneurs, notamment Henri Poulin (1790-1876) et son successeur Alphonse Labarre (1811-1883).

Une digne succession.

En mariant ses filles à de bons partis, Henri Poulin a assuré la pérennité de ses affaires qu'il a offertes en dot à ses deux gendres Auguste Poidevin et Alphonse Labarre.

Peu de renseignements concernant Auguste Poidevin nous sont parvenus, hormis qu'il a épousé Marie Léontine Poulin en 1841.

En revanche, davantage d'informations nous permettent de cerner la personnalité d'Eloi-Alphonse Labarre : né à Nampcel le 26 août 1811, il devient à 21 ans propriétaire de la ferme du Porteron. Peu après son mariage en 1832 avec Pauline Alexandrine Poulin, il prend la succession de son beau-père à la poste aux chevaux de Noyon (située rue de Paris). Noté en 1845 maître de poste et fermier avec 210,27 francs de revenus, Alphonse Labarre se désintéressera de la poste aux chevaux pour développer une nouvelle activité plus rémunératrice : la fabrication de sucre "indigène".

Aussi envisage-t-il d'abord d'implanter son usine "dans un bâtiment dépendant de la maison qu'il occupe rue de Paris n°68, au fond de sa cour, longeant les boulevards et très à proximité du lit de la Grande Verse". Cette demande d'autorisation, datée du 5 mars 1850, sera rejetée le 15 mai suivant par le conseil d'hygiène publique : "Considérant que tout en voulant favoriser l'établissement des usines, on ne saurait autoriser la création de celle dont il s'agit sans nuire notablement à la santé et aux intérêts des habitants du quartier populaire de la rue de Paris, à Noyon. Considérant, d'ailleurs que cette usine serait trop près de l'Hospice des Indigents de Noyon et que l'enquête a donné lieu à de nombreuses réclamations, est

d'avis qu'il y a lieu de rejeter la demande du sieur Labarre".

Si, le 31 mars 1851, le Préfet de l'Oise désapprouve le projet, Alphonse Labarre ne s'arrêtera pas là et acquerra la ferme de M. Dermigny à Crisolles pour poursuivre sa reconversion.

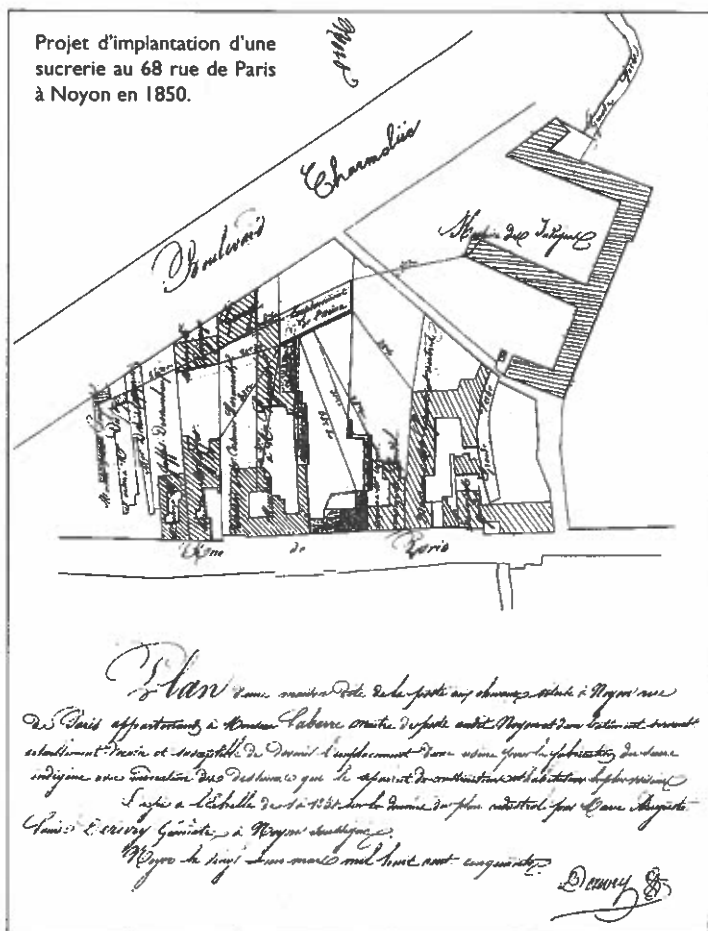
Aussi, sera-t-il nommé membre de la chambre consultative d'agriculture de l'arrondissement de Compiègne en 1852, puis membre de la Commission de statistiques par le Préfet de l'Oise en 1853.

L'essor de la sucrerie de Montdidier.

Soutenus par leur beau-père, les associés développeront l'entreprise familiale rue de Montdidier. Louis Graves rapporte en 1851 que "cette usine (...) occupe en hiver 35 ouvriers de jour et 30 de nuit ; le nombre en est réduit à 10 à compter du mois de mai jusqu'en octobre ; mais dans cet intervalle la culture de la betterave emploie en plein champ 30 autres personnes. Les salaires sont, en fabrique, d'1,50 francs pour les hommes, avec réduction d'1/5^e pour les femmes et d'1/3 pour les enfants. La culture est payée 1/4 de moins aux enfants et aux femmes, et 1,25 francs aux hommes. L'établissement comprend trois machines à feu montées par M. Meyer, mécanicien à Paris ; l'une de la force de 6 chevaux, une deuxième de 12 chevaux, et une de 80 chevaux servant à l'ébullition. Cette manufacture livre au commerce chaque année 80 000 kg de mélasse et 250 000 à 300 000 kg de sucre brut. Elle tend encore vers un plus grand développement.

Le 17 mai 1856, suivant acte passé devant Me Floquet, notaire à Compiègne, la fabrique de sucre est reprise en totalité par Alphonse Labarre. Après deux années de direction, et sans doute par nécessité de s'agrandir, Alphonse Labarre s'associe le 1^{er} juin 1858 avec le propriétaire Pierre-Louis-Edouard-Alfred Bardon, comte de Segonzac, pour former la société en nom collectif Labarre et Cie.

Projet d'implantation d'une sucrerie au 68 rue de Paris à Noyon en 1850.



De Noyon à Crisolles.

L'agrandissement de la sucrerie provoquera sa mise en demeure par les services d'hygiène en 1875. Un plan de l'exploitation, levé à cette occasion, permet de juger de l'extension de cette usine comprenant des bâtiments pour la fabrication, des hangars de manutention, des fours, des bassins de lavage des "noirs", de refroidissement et de décantation par lagunage, un gazomètre et sa cloche de réserve, le tout relié par un réseau complexe de canalisations. Le 27 mai 1876, les associés prorogent pour dix ans leur société par un acte passé devant Me Maréchal, notaire à Noyon. Le fonds social est alors de 80 000 francs dont une moitié représentait la valeur du matériel de l'usine et l'autre un fonds de roulement. Selon Honoré Mazier qui cite la statistique agricole de la France, cette fabrique produisait 80 000 tonnes en 1859, 168 000 tonnes en 1865 et 415 000 tonnes pour 98 000 000 de quintaux de betteraves en 1873.

En marge de ses activités industrielles florissantes, Alphonse Labarre, par ailleurs membre de l'administration des Hospices de Noyon en 1852, sera élu conseiller municipal de Noyon en 1861. Son action politique s'étend au conseil d'arrondissement où il se porte candidat à la succession de M. Harlay en 1867, puis à sa propre succession en 1871 et en 1877.

Alphonse Labarre décède en 1883 dans sa ferme de Crisolles où il avait installé une fabrique de sucre en 1863. La sucrerie de la rue de Montdidier disparaîtra avec lui. Celle de Crisolles perdurera jusque dans les années 1970 avec à sa tête, par un juste retour des choses, la famille Poulin.

Jean-Yves Bonnard
Secrétaire-adjoint de la Société
Historique de Noyon